

Une seule pour tous

Dans le centre d'une ville maritime la musique des haut-parleurs est assourdissante : renvoyée par les murs des immeubles fraîchement construits, elle repart en écho vers les banlieues lointaines. Au bord de l'eau une vieille maison en bois ; une table est mise sous les jeunes bouleaux dont les feuilles sont encore toutes petites. Au milieu de la table – des bouteilles de vodka et de boissons sucrées, une assiette creuse de salade au pommes de terre, un plat de viande en gelée ; partout – de petites assiettes avec du lard finement coupé, des gousses d'ail, des morceaux de hareng salé parsemés généreusement de rondelles d'oignon. Sept personnes sont assises autour de la table.

Ces hommes et femmes endimanchés se réunissent le 9 mai de chaque année. C'est pourquoi aujourd'hui ils sont là, autour de cette table ; ils mangent, ils boivent, ils disent des toasts simples : ils fêtent les 30 ans de la Grande victoire – sûrement la plus grande joie dans leur vie sans prétention.... peut-être encore Gagarine... Lui aussi a droit à un toast. Dans la maison sur un tourne-disque on remet sans fin la même chanson – celle que chacun des sept convives fredonne avec la chanteuse : « ... il nous faut une seule victoire, une seule seulement, une seule pour tous, nous sommes prêts de la payer cher... ».

Trois des sept ont une médaille de guerre qui brille fièrement sur leurs vestes ; il y a même une vraie décoration de guerre, celui qui l'a est le plus âgé, la moitié de son visage est couverte d'une tache marron et ridée, l'œil en-

— | | —

touré de cette tache ne voit presque plus. Il a fait la guerre dans un char de combat, deux fois il y a brûlé, une fois il s’y est enfoncé sous la glace ; il a abattu trois « Tigres » allemands et a fini la guerre à Prague.

Un autre est revenu de cette guerre en quarante-deux – avec une seule jambe. Son avion avait été touché, et, parachuté il descendait direct dans une tranchée allemande. Le mieux qu’il pouvait faire, c’était d’y jeter une grenade...

Le troisième a eu, lui aussi son lot vers la fin de cette guerre, quand il était encore tout jeune. Mousse d’un bateau sur la Baltique, il neutralisait les mines dans le Golfe de Finlande. Sa poitrine est couverte d’insignes, il a aussi une médaille de Victoire.

Après avoir bu et bien mangé les hommes sortent de table, s’éloignent lentement pour fumer. Les femmes débarrassent les assiettes sales, mettent le couvert pour le thé : samovar, pirojki chauds aux œufs durs, au chou : dans trois pirojki – tout le monde en est au courant – il y a un petit chocolat : un porte-bonheur. Debout, trois hommes boivent encore un petit verre de vodka ... et, tout à coup commencent à battre le quatrième. Cela ressemble à un rituel sordide : ils frappent comme par habitude, ils frappent pour de bon en essayant de toucher le visage. Ils frappent tandis que leurs yeux se remplissent de larmes...

1.

Vassili eu douze ans au mois de mai 1941. C’était la fin de l’année scolaire, et il séchait souvent les leçons en compagnie de son meilleur pote Piotr – Petka pour les proches. Tous les deux, toujours ébouriffés, les genoux écorchés, en vieux pantalon troué et vestes de couleur indéfinissable, ils couraient au bord de la petite rivière – la Plussa pour pêcher. Assis dans une barque, heureux et comme ensorcelés, sans bouger, ils fixaient les flot-tants jusqu’au coucher de soleil. Ensuite ils grimpaient

à travers les noisetiers tout en haut de la berge pour voir leur village, les méandres de la rivière, la forêt lointaine, bleue. C'est là qu'ils rêvaient : ils allaient grandir et ils iraient ensemble au Pôle Nord, et puis, des années après, ils reviendraient voir ces maisons de poupée aux toits gris en tuiles de bois. Petka, tout comme maintenant, chercherait de loin la sienne d'abord, ensuite celle de Vaska. Puis, comme d'habitude, ils chercheraient le bois qui cache le chemin de fer et la petite gare.

Vers le soir le soleil tombait, comme à contrecœur, derrière la forêt, le ciel se couvrait lentement de rouille, tout près dans les jeunes sapins les lumières rouges crépitaient tels des flammes mourantes. Les gamins rentraient à la maison.

Les parents de Vaska étaient morts depuis trois ans : leur barque était renversée par une grande crue ; on avait trouvé les corps un mois plus tard. Petka, quand à lui, n'avait pas connu son père et gardait rancune contre sa mère : elle l'avait abandonné à la grand-mère quand il avait sept ans et était partie à Leningrad vivre avec sa nouvelle famille. Vaska au moins n'était pas seul – il avait des sœurs. Katerina et Alexandra étaient déjà adultes, mariées, elles habitaient à Louga où toutes les deux faisaient les études de comptabilité. La troisième, Zina, n'avait que cinq ans de plus que son frère, elle était restée au village pour lui remplacer la mère. Tous les deux vivaient dans la vieille maison familiale, s'occupaient de la maison et du potager, allaient ramasser des champignons et des herbes aromatiques pour les vendre au kolkhoze.

A l'école Vassia passait pour dégourdi mais têtue, désobéissant. A douze ans il était déjà grand, semblait plus âgé. Physiquement il ressemblait beaucoup à Zina, sauf que leurs yeux, bien que de même couleur, étaient différents : le regard de Zina était chaud, velouté ; les yeux noirs de Vassili – tels des morceaux de charbon, brillaient d'une

lueur espiègle. Piotr était le contraire de son ami – blond, aux yeux bleus, calme et sage, il était encore petit et frêle.

La guerre commença le 22 juin. Deux jours après des officiers arrivèrent d'une ville voisine. Tous les mobilisables furent rangés devant le bâtiment communal, un jeune officier avec une médaille prononça un bref discours. En parlant il agitait son poing – comme s'il voulait menacer l'ennemi, et, à la fin, pour mieux persuader il montra son énorme revolver noir. Un vieux maréchal-ferrant qui avait combattu déjà en quatorze, dit aussi quelques mots. Les familles se tenaient en petite foule – sérieux, maussades. Quand les hommes prirent place sur les bancs du camion les femmes hurlèrent toutes d'une seule voix. Les gamins du village coururent dans la poussière derrière le camion jusqu'à ce qu'il disparaisse au tournant de la route.

Le soir même Vaska et Petka après une courte analyse de la situation prirent la décision : la patrie et en danger, il faut la sauver. Un morceau de pain et un oignon, quelques œufs crus et du sel dans la poche – ils partirent pour le front. Deux jours après les policiers les ramenèrent à la maison de la gare toute proche.

Zina fut folle d'inquiétude, gronda sévèrement son frère ; une semaine après les gamins partirent de nouveau, et de nouveau furent ramenés à la maison. Et encore Zina grondait, pleurait et essayait de persuader son frère de ne pas faire des bêtises. Ici, disait-elle, en travaillant au kolkhoze, ils seraient plus utiles à leur pays. Vassili comprenait bien que sa sœur avait raison, qu'il lui faisait de la peine, mais il était content : cette fois-ci ils avaient réussi d'aller bien plus loin.

Une semaine après c'est le front qui vint au village : les Allemands furent là. Le nouveau pouvoir amena de nouvelles règles de vie avec des bourgmestres, des starostes, polizeï et exécutions. Des punitions sévères suivaient tout acte de désobéissance : quelqu'un venait de la

forêt pour faire des réserves de nourriture ou des inconnus accomplissaient des actes de vandalisme, sans parler des explosions, des feux ou tentatives des meurtres des soldats Allemands... Il faut dire que les polizeï locaux se montraient bien plus cruels que les occupants.

Cela ne calma pas nos gamins – si le front est inaccessible, il faut agir sur place, au moins mettre feu à quelque chose : au club des Allemands avec leur drapeau ou au tableau d’affichage de l’information. Ni l’un ni l’autre ne marcha : faute d’essence ils avaient utilisé du fioul qui ne prit pas ; la deuxième fois Petka ne s’était pas réveillé à temps. Dieu merci ! sinon pour de pareils exploits les Allemands brûlaient toutes les maisons du village sans trop chercher le coupable.

Au printemps du 1942 Zina fut déportée. La grand-mère de Piotr prit Vassili sous son toit. Les dix-huit mois de la guerre passèrent sans beaucoup de changements. Il y eut des bruits sur la bataille de Moscou ou de Stalingrad sans que cela eût des répercussions sur la vie des villageois. Sans compter que Petka fut battu deux fois par les policiers pour avoir enfui à la forêt sans autorisation, après quoi sans les soins de grand-mère il y aurait passé ; Vaska, plus malin, ne se laissait pas prendre. Plusieurs hommes du village – de ceux qui n’avaient pas été mobilisés – s’étaient engagés à la police locale. Pour cela ils eurent une ration alimentaire et trente marks par mois, ce qui était plus que trois cents roubles soviétiques ! En dehors de ça, pour des « renseignements sérieux sur les partisans » les Allemands leur promettait jusqu’à cinquante marks. Mais comme aux alentours du village il n’y avait pas de partisans, « les renseignements sérieux » manquaient aussi.

« Les aides volontaires » du nouveau pouvoir obligeaient les villageois de travailler à la gare, nettoyer les rails, abattre la broussaille le long du chemin de fer ; ils ne s’empêchaient pas de réquisitionner la volaille

aux habitants pour l'amener dans un village voisin où se trouvait le quartier général des Allemands. La grand-mère de Petka y apportait tous les huit jours un panier de légumes. On n'avait pas le droit de quitter le village sans autorisation de staroste ; l'avait-elle ? ne l'avait-elle pas ? Un « beau » jour elle partit et ne revint plus. Les gamins l'attendirent longtemps avant d'aller demander au staroste. L'autre ne voulut pas répondre, même s'il savait quelque chose. Les deux amis essayèrent d'y aller avec le risque de punition – en vain. Les Allemands l'ont tuée, pensèrent-ils, elle n'avait pas le papier nécessaire, et fut exécutée sans autre forme de procès.

Après cette tentative de recherches les gamins revinrent dans la maison vide, en inventant de nouveaux projets d'évasion. D'autre part, ils n'avaient plus rien à manger.

En automne du 1943 on entendit une bonne nouvelle : les Allemands avaient été battus à Koursk. Maintenant ils seront chassés de partout, – pensèrent les gens. Mais Petka hochait la tête, incrédule, il disait « ce qui est bon ne vient jamais seul. Une crasse s'y accroche toujours ! » Et oui, il avait raison ! Les polizei recommencèrent à dresser les listes des habitants. Des Estoniens apparurent dans la ville la plus proche, tout le monde comprit : c'est la nouvelle vague de déportation. Plusieurs prirent ce qu'ils purent emporter, se sauvèrent dans les forêts : même si l'hiver est proche, pensèrent-ils, il vaudra mieux vivre dans la forêt qu'en Allemagne.

Les deux copains, Vaska et Petka n'avaient pas d'illusion : comme ils connaissaient tous les hameaux autours, ils savaient – impossible de passer l'hiver sans avoir de quoi manger, sans pouvoir se chauffer : toutes les granges étaient en ruine, les solives étaient pourries ; si on faisait le feu la fumée serait vite lo-

calisée, sinon par les Allemands, mais plutôt par les riverains – les polizeï. Rester au village ? Pas plus raisonnable. C'est pourquoi, avant que les policiers les aient enfermés tous dans des granges, ils s'enfuirent loin du village, à l'autre côté de la rivière. Ne voyant personne et pensant que tous les habitants avaient rejoint les partisans, les Allemands brûlèrent toutes les maisons qui restaient encore debout.

Début novembre la neige tomba sur les feuilles jaunies, plia jusqu'à la terre les jeunes sorbiers. Après plusieurs jours des grands froids la Plussa fut prise. Pendant les nuits sans vent la fumée semblait congelée au-dessus des cheminées : de fins filets blancs se dressaient vers le ciel noir, vers les étoiles immobiles et la grosse lune blanche. La lune, tel un phare, éclairait la forêt blanchie, le village sans vie, le nuage grisâtre des cendres.

Vassili et Piotr avaient erré une semaine entière dans la neige profonde. Affamés, transi de froid, en bottes de feutre trouées ils sortirent enfin vers un chemin de fer et en suivant les rails tombèrent sur un village inconnu. Ils frappèrent à la porte de la première maison pour demander à manger. Ce fut la fin de leur périple : les policiers les enfermèrent dans un sous-sol de l'école.

Le jour suivant les deux amis rejoignirent les jeunes de ce village à la gare où tout le monde attendit plus de deux heures entourés de policiers et de bergers allemands. Au-dessus de cette masse d'hommes la vapeur de respiration s'élevait en petits nuages épais. Tout à coup, sans prévenir personne, on les entassa dans deux bétailières, les portes furent fermées, le convoi s'ébranla. L'abolement des chiens s'éloigna ; le bruit des roues sur les jointures des rails glacés résonnait douloureusement dans les têtes des gamins, marquaient les derniers instants de leur enfance.

2.

Dans le wagon il faisait aussi froid que dehors. Une ou deux heures après, à force de respirer, on eut un peu plus chaud. Les deux amis se mirent dans un coin sombre. Petka protégea son copain qui essayait d'extraire d'une planche du sol un clou mal enfoncé. Durant cinq heures ils se succédèrent en écorchant les doigts jusqu'au sang. Le clou sortit sur trois centimètres. Si seulement ils avaient quelque chose pour l'attraper ! Dans ce cas la planche serait facile à déplacer, puis, à l'aide de la première ils pourraient soulever une autre, après quoi ils n'auraient que glisser sous le wagon...

Aux arrêts les gardiens vérifiaient les cloisons des bétailières en y frappant avec un maillet. Le matin deux Allemands en longues capotes, armés de fusils, sont rentrés dedans accompagnés d'un homme maigre, un chevron multicolore sur la manche – un Russe ou non ? impossible de comprendre. Ils regardèrent partout ; cherchaient-ils quelqu'un ? Sans avoir rien trouvé, sans avoir distribué à manger ni à boire, ils sortirent, refermèrent les portes. Le train se remit en marche. Les trois heures qui suivirent le clou se remit dans son trou à cause des cahotements du wagon, maintenant il en sortait à peine. Les garçons souffraient de faim et de soif.

Derrière les barres des fenêtres ils voyaient passer des arbres et des poteaux électriques ; plus tard apparurent des immeubles gris, cheminées des usines, gares aux noms étrangers. Les trains allant dans la direction opposée transportaient sur des plateformes des canons et des chars sous les bâches en grosse toile. Le troisième soir de leur voyage ils étaient, pensèrent-ils, à mille kilomètres de chez eux. Une explosion retentit. La locomotive siffla longuement, le wagon s'immobilisa brusquement avec le bruit sec des tampons. Le vent froid s'engouffra par la porte ouverte, accompagné d'aboiements des chiens de garde, des cris sac-

cadés. Les prisonniers sautèrent à terre, attrapèrent dans les creux des mains la neige avec de la terre, avalèrent cette boue pour assouvir la soif. Les soldats allemands poussaient la foule en dehors du chemin de fer. Des trous noirs, des traverses debout et des rails déformés se voyaient en avant du train. Une voix dit qu'ils étaient en Pologne.

La colonne longue d'un kilomètre marchait lentement. On y voyait du tout : Ostarbeiter – comme Piotr et Vassili, des prisonniers de guerre, des gardiens estoniens, des Allemands blessés de leur train. Ces derniers étaient portés par des infirmiers en blouses blanches. Une dizaine de personnes, pensant que tout ce monde ne s'occupait que de ses affaires, essayèrent de s'enfuir en courant... Ils furent tout de suite abattus à la mitrailleuse. Comme si une personne invisible et omniprésente se trouvait quelque part en hauteur – sur un arbre, un toit ou un nuage – pour gérer ce précis mécanisme allemand de répartition des flux humains et en réparer immédiatement tout ce qui semblait menacer l'ordre établi.

Des camions bâchés sont arrivés pour prendre les blessés allemands ; tandis que la foule des prisonniers de guerre et des civils marcha encore deux jours, toujours à pied, sans nourriture, sans eau. Les gens avalaient la neige ; si quelqu'un tombait, il était achevé avec la baïonnette : on ménageait les balles. Ensuite en attente du train, ils furent mis dans une vieille grange au toit troué, sale et puante ; par terre les morts et les malades qui ne pouvaient plus se tenir debout gisaient ensemble. A l'appel les vivants soulevaient les bras des morts pour avoir une portion supplémentaire du pain. « La soupe » de l'eau chaude avec des patates versées dedans même pas lavées, était mangée dans des boîtes de conserves vides, dans des chapeaux, ou dans le creux des mains.

Petka, que sa grand-mère avait éduqué dans le respect de la nourriture, répétait sans cesse à son copain : « il vaut mieux ne pas manger ça : avec la diarrhée on ne vivra

pas longtemps. Ma grand-mère jetait la soupe tournée, et même le chien n'y touchait pas. Par contre on va collecter du pain. Mais tu ne m'écoutes pas, Vaska ? »

Vassili, quant à lui, regardait l'autre bout de la grange où se trouvaient les femmes. Certaines d'entre elles montraient aux autres des paquets minuscules, les rangeaient ensuite en pleurant, sur leur poitrine sous leurs vestes ouatées. « Qu'est-ce qu'elles ont ? », pensait Vaska, mais cette fois-ci il ne le sut pas – un train amena bientôt une partie des déportés, et les deux amis avec.

Les gens étaient transportés sur des plateformes ouvertes avec des bords : ils y étaient entassés comme des sardines en boîtes. Toute cette masse humaine se tenait debout sans pouvoir bouger – les vivants avec ceux qui venaient de mourir. Nos gamins se tenaient ensemble, ils ne parlaient pas, économisaient leurs forces. Tous étaient couverts de poux ; quand la plateforme tanguait les piqûres se sentaient moins ; quand le train s'arrêtait elles devenaient insupportables.

Tout cela dura trois jours. Le quatrième le froid devint plus fort, et Vassili sentit la faiblesse le gagner... Pour lui rien n'existait plus – ni Petka, ni prisonniers, ni Estoniens armés le long des bords de plateforme... Par contre il voyait nettement le jeune lieutenant qui était venu au village le jour de mobilisation. Celui-ci regardait Vassia, criait, agitait son revolver. Tout à coup il se pencha vers Vassia, chuchota lentement : « viens avec moi, on attaque » Une dernière fois le lieutenant brandit son revolver, la médaille se cogna à la boucle de sa ceinture...

Vaska tressaillit. « Viens, on attaque ! » répéta-il. Pourquoi il entendit ces mots maintenant, pourquoi alors, en juin 1941 il n'y avait pas fait attention ? Pourquoi aujourd'hui il ne court pas avec cet officier ? – Des pensées vagues, incertaines enveloppaient son cerveau, le coupaient de la réalité. « Si je courais avec les autres vers les tranchées ennemis, et si je me mettais par terre

pour laisser passer le danger, ce serait quoi ? De la lâcheté – répondait-il à sa propre question. Je crois que personne ne le fait jamais sur le champ de bataille. Quelle honte ! Mais ici... Ici tout est différent, rien ne dépend de moi », essayait de se persuader Vassili. « Ici tu n'es pas un soldat, tu n'as ni arme, ni vêtements chauds ; ici on a faim et personne ne viendra à notre aide... Pourvu qu'on donne rapidement à manger, pourvu que la guerre finisse... de quelle façon ? c'est sans importance, rien n'a d'importance... » Vaska tressaillit de nouveau : « Qui l'a dit ? » Autour de lui les gens debout, les yeux fermés, tanguaient avec la plateforme. Leurs sourcils, cils, la barbe de plusieurs jours – tout était couvert de givre, la vapeur de respiration ne se voyait presque pas. « C'était moi ? Ce n'étaient que mes pensées ou bien je parlais ? Je parle tout seul ? »

Il se souvint soudain que les derniers jours il n'avait jamais pensé à Zina, à ses proches, que tout lui était égal. Pourvu que ce damné voyage finisse rapidement.

Le miracle prit l'image d'un grand homme maigre avec un chevron multicolore sur la manche : quand le train s'arrêta, à tous ceux qui étaient encore en vie, à tous ces mannequins inertes, couverts de croûte de glace – on proposa le linge propre et de la nourriture correcte.

3.

Derrière la plateforme on pouvait lire le nom de la gare – Lublin. Les soldats arrachaient les civils de la masse presque compacte des corps gelés, les emmenaient quelque part. La moitié était déjà partie, personne ne revint. Ce fut le tour de Vassili. Ses jambes ankylosées, gelées ne lui obéissaient plus ; il se plia en deux d'une douleur vive dans l'aine. Toutefois rester dans le wagon signifierait d'être transporté encore plus loin. Non, surtout pas ça et advienne que pourra ! Il

chuchota deux mots à son ami, tomba sur le quai, sans forces, puis se mit à quatre pattes. Un instant après Petka se tomba à son côté. Tous les deux restèrent par terre incapables de plier les genoux ; un soldat enfonça le canon de son fusil dans leur dos pour qu'ils se mettent debout. Trois autres les prirent sous les bras, les entraînèrent avec eux. « Voilà, c'est maintenant qu'ils vont nous achever », pensa Vaska, mais les soldats les laissèrent devant un homme en manteau noir et une casquette. « Non, ce n'est pas celui du wagon », constata Petka.

– Age ? – ce fut la première question de l'homme qui regardait Petka de haut de sa taille.

– Seize tous les deux, – avançant son copain mentit Vassili en se mettant à garde à vous.

Petka fit un signe de tête affirmatif. Il fixait le tissu épais du manteau noir, incapable de détourner le regard des boutons brillants. Dans son crâne une seule pensée tournait en rond : « il doit les frotter avec de la poudre dentifrice ». Il leva les yeux se faisant petit et humble, puis, comme un idiot, il fit un gros sourire.

– Choisissez, jeunes gens : le camp ou l'Armée Russe de Libération, – l'homme montra le chevron sur sa manche, puis ajouta de sa voix enrouée : – Si vous voulez servir la cause juste, il faut le dire maintenant. Sinon demain vous irez à pied dans un camp de la mort, il y en a un tout près. Il montra d'un geste de la tête les hautes cheminées de Majdanek tout proche, et se tourna vers les autres.

Vaska ne savait pas ce que c'était « un camp de la mort », mais c'était clair qu'on y tuait. Il ne savait non plus ce que c'était « l'Armée de Libération », mais comprenait néanmoins qu'elle ne pouvait pas être « Russe », sûr que ces Allemands avaient inventé une saleté quelconque. « Nous aurons encore le temps d'aller dans un camp, – pensa-t-il, par contre se retrouver au front, c'est ce qu'il faut. Et puis on trouvera le moyen de s'enfuir ».

— Il faut consentir ? N'est-ce pas qu'on va se battre, Petka ? — il regarda l'autre avec un sourire de conspiration.

— Moi, je suis d'accord, on n'est pas prêts de crever, — lui répondit le copain rentrant dans son jeu. Il se penchait sans cesse pour ne pas paraître tout petit, en profitant pour masser ses jambes pour faire circuler le sang. — J'espère qu'on sera bien nourri et vêtu...

L'homme en manteau noir se tourna, poussa Vassili du côté d'une porte, cria : « C'est par là ! »

Les amis entrèrent dans le bâtiment les dos courbés, en boitant des deux jambes. « Là », des poêles en fonte fumaient, et il faisait chaud. Chaud pour la première fois depuis dix jours ! Derrière une longue table en planches se tenaient deux hommes en uniforme inconnue — comme celle des Allemands, mais aux épaulettes sans « tresses ». Ils écrivaient tout ce que les gamins leur racontaient : nom, prénom, année de naissance, adresse, parents, absence de communistes en famille, et une multitude d'autres choses. Ensuite les garçons ont signé un papier — engagement volontaire dans la ARL.

« Eh bien, ne soit-ce qu'une journée de plus, mais elle est à nous ! » — disaient entre eux les prisonniers de guerre en signant l'engagement, — qu'on le veuille ou non, mais on aura une soupe plus épaisse et trois cigarettes par jour ». Pour que leurs familles continuent de recevoir la ration des « disparus de guerre » ils s'enregistraient sous un faux nom et une fausse adresse.

Après l'explosion sur le chemin de fer les prisonniers et les civils s'entremêlèrent, et les gamins, eux aussi, prirent de faux noms et ajoutèrent quelques années de plus à leur âge — comme ça ils pouvaient être sûrs d'aller au front.

Ensuite tous ceux qui étaient là — une cinquantaine — furent envoyés derrière la cloison et arrosés par un fort jet du tuyau d'incendie. L'eau froide sentait le javel, les yeux piquaient, par contre ils furent débarrassés des sa-

letés et des poux collés à la peau. Ils reçurent des vêtements chauds et des bottes. La douleur en bas du ventre devint moins aiguë. Vassili mit le caleçon, l'uniforme avec l'aigle allemand du côté droit de la poitrine et un morceau de tissu coloré sur la manche gauche. « C'est dégoûtant ce que je fais – eut-il un vague sentiment – en plus, impossible d'arracher tout ça ». Vassili toucha le chevron, regarda son ami. L'autre s'agitait sur place essayant de voir de tous côtés ses nouveaux vêtements trop longs pour lui : y a-t-il d'autres aigles ou chevrons qu'il faudrait arracher sans perdre trop de temps.

Le jour suivant les nouvelles recrues furent amenées sur la place de l'hôtel de ville. Il y avait déjà d'autres comme eux, debout, en deux rangs, même uniforme, mêmes aigles et chevrons ; tous étaient là pour prêter serment de fidélité à Hitler. Tout le monde répéta en chœur : « Je, en tant que fils fidèle de ma patrie, en m'engageant volontairement dans l'Armée Russe de Libération du général Vlassov, prête serment devant mes compatriotes...de lutter contre le bolchevisme jusqu'à dernière goutte de mon sang... » Après quoi chacun s'approcha de la table, et avec un stylo à plume signa le texte du serment. « On est bien à l'étranger, mais l'encrier est comme dans mon école » – pensa Vassili, et mit sa « signature » – un crochet indéfinissable, le même que sur son « engagement volontaire ». Il eut envie de percer le papier à l'endroit du point, mais changea d'avis.

Ne voulant pas perdre le temps aux cours de tir ou de marche en colonne, les amis discutaient souvent leur actuelle situation : où va-t-on les amener ? quand ? comment on pourrait s'évader ? que dirait-ils aux siens ? Au fait tout leur plan se résumait à une chose : s'évader à la première occasion. Leur serment aux Allemands, leur signature ? – ce problème ne se posait pas pour eux. Ce n'était pas un serment aux siens, et leurs noms sur le papiers étaient faux... Néanmoins il y avait une chose

qui tourmentait Vassili, une sorte de dégoût : « Nous aurions de toute façon accepté de nous engager dans cette armée... pour ne pas rester dans ces bétailières... »

Il chassait cette pensée, mais elle revenait encore et encore : « On attaque ! Penses-tu ! Tu n'est qu'un lâche, Vassili ! lâche, lâche, lâche... » En ces moments Petka le regardait d'une façon bizarre, comme si il entendait ses pensées, comme si lui aussi, il se doutait de quelque chose, comme si il le questionnait avec ses bleus yeux sérieux – questionnait sur la chose la plus importante, la plus intime : « Penses-tu que nous arriverons ? »

En décembre ce détachement de ARL fut envoyé en Biélorussie où l'Armée rouge attaquait en direction de Vitebsk et Polotsk. Ils se mirent en défense, commencèrent à creuser les tranchées dans la terre gelée ; puis, transis après l'effort, en caban de camouflage blanc, se pelotèrent au fond de la tranchée en attendant l'ordre d'attaquer. Devant eux – un bosquet, derrière ce bosquet – les siens. « Les Russes sont des deux côtés... » – pensa Vassili, puis se pencha vers Piotr, chuchota : « Merde, il faut enlever les chevrons ! Mais comment ? ils sont dessous de cette houppelande... ».

– Regarde ce que j'ai, – Petka, fier, montra à Vassili le revers de son col. Là il avait accroché un petit drapeau en émaille rouge avec une étoile dorée au milieu et trois grosses lettres « KIM ». – Voilà, je l'ai trouvé en ville, avant la guerre.

Une fusée éclairante verte monta dans le ciel ; les soldats de Vlassov sortirent à contre cœur de la tranchée, se mirent à marcher en avant ; à côté une mitrailleuse soutenait leur avancement. Les deux amis s'attardèrent un peu, et quand les autres étaient bien loin, ils tirèrent du côté de la mitrailleuse, coururent derrière les autres. Tout ce qu'il fallait faire, c'était de tourner légèrement à gauche et courir une centaine de mètres, pas plus. Ils coururent en zigzag, évitant les balles venant des deux côtés. Enfin, le bosquet ! La mitrailleuse derrière recommença

son tir. Piotr tomba le visage dans la neige ; Vassili tomba également – courir sous les balles de la mitrailleuse s'avérait impossible. Il appela son ami, mais l'autre ne répondit pas, était toujours couché et ne bougeait plus. Vassili grimpa vers lui, le tourna sur le dos, écouta le cœur – rien ! Il pensa chercher les traces de balles, mais en voyant les yeux vitreux de son ami, il comprit. Il n'avait pas le temps, réfléchit quelques instants : « Le traîner avec moi, ou bien le laisser là ? Traîner ou quoi ? », puis ferma les yeux de son camarade, comme le faisaient les adultes, grimpa en avant en oubliant l'insigne au col de Petka.

Une minute après Vassili sauta par dessus le parapet de la tranchée, se trouva « chez les siens ». Autour – des mêmes que lui : en cabans blancs, tirent de leurs fusils, soignent les blessés, crient... Vassili se sentit de la chaleur au cœur, une mollesse dans tout le corps, il eut presque envie de dormir. Tout d'abord personne ne lui fit attention, mais quand l'attaque fut repoussée, deux personnes qui étaient à côté le regardèrent bien, et le plus âgé le frappa à la tête avec la crosse de son fusil : la capuche blanche ne recouvrait plus l'aigle de sa chapka à la place de l'étoile.

« Les siens » ne firent pas de manières, la conversation fit brève. Ils ne voulurent même pas écouter l'histoire des deux gamins, Petka et Vaska, qui s'évadèrent de la ROA. « Toi, petite crapule, tu es trop malin comme je vois ! » dit un jeune lieutenant – aussi jeune que celui qui était venu au village au début de la guerre. Il écrivait dans un gros livre, en épelant ce qu'il écrivait : « ... avant les autres soldats de la ROA il s'introduisit dans la tranchée du détachement numéro quarante-cinq, vingt-sept, vingt-trois, où il fut captivé par les soldats de l'Armée rouge ».

Vassili fut envoyé en arrière, dans un camp de « contrôle et filtration », où il vit des soldats de tout genre : ceux de l'Armée rouge en vareuses légères, des Cosaques avec leurs capes d'astrakan, des types indéfinissables en capotes noires, il y a eu même des gens

qui portaient des uniformes de SS aux épaulettes arrachées... Tout ce monde vivait, dormait à même la neige.

« On l'a bien cherché ! » – chuchota Vassili. Après tout ce qu'il avait déjà vu ces derniers jours, il comprenait que si ce n'était son âge, il aurait été exécuté tout de suite. « Au moins ils m'ont cru que je n'avait pas quinze ans. Tu vois, Petka, – pensa-t-il, – on n'a pas de chance, tout a été en vain ! »

Dans la chancellerie de prison on lui mit une feuille sous le nez : « Signe ! » Quand il lisait, la feuille tremblait dans sa main : « ... 25 ans avec exile perpétuelle... » La bande à l'encre de la machine à écrire était tellement vieille que le document était à peine lisible, et au lieu de certaines lettres il y avait des trous. Les larmes empêchaient Vassili de lire le texte. Ce fut pour la deuxième fois en une semaine qu'il signait un document. Pour la deuxième fois de sa vie également. Cette fois il signa par son vrai nom.

4.

Avant la guerre Zina, la sœur de Vassili, était la plus jolie fille du village. Tous les jeunes gens étaient amoureux d'elle. Après l'arrivée des Allemands elle ne sortait plus de la maison. Dans le train des déportés elle restait tout le temps emmitouflée dans un vieux châle troué. En une semaine de route l'air dans le wagon devint irrespirable : la paille au sol était devenue crasseuse, deux seaux à déjections s'étaient renversés et roulaient dans une flaque d'urine. L'air frais n'arrivait que par une petite ouverture avec des barreaux, tout en haut de la cloison, ce qui ne suffisait certainement pas. Les déportés sortirent pour la première fois quand ils furent en Allemagne, dans la ville de Leipzig. Les filles se tenaient le long d'un mur, se serrant les unes contre les autres, affamées, sales, en loques : des esclaves. Après la bétailière tout leur semblait irréel ;

elles regardaient avec des yeux écarquillés les rues propres, les maisons multicolores, les églises. Pendant que les soldats menaient la colonne vers les baraquements des agents spéciaux choisissaient des filles pour le travail dans les familles aisées. Zina se trouva parmi elles – sa beauté était visible même sous la crasse.

Le matin suivant Zina désinfectée, lavée, coiffée et vêtue d'une uniforme propre fut présentée à ses maîtres. Cette « Ostarbeiterin » appartenait à un camp de concentration N 153/46 aux alentours de Leipzig ; elle était détachée pour travailler dans une famille allemande. Le chef de famille – ingénieur de bâtiment, un monsieur calme et chauve, avait une femme jeune et deux fils – un de deux ans, et l'autre, du premier mariage, étudiant. Tous semblaient polis, propres, n'élevaient jamais la voix. Zina eut sa propre chambre – un lit, une table de chevet, un grand miroir et deux couvertures. Elle apprit très vite de comprendre les ordres, mais aussi de prononcer presque sans accent quelques longues phrases nécessaires pour son travail. Parmi les robes et tabliers qu'elle avait, elle choisissait celles et ceux qui allaient le mieux ensemble, cela fut apprécié. Son zèle fut aussi remarqué ; on lui confia le service à table, les courses, et même la garde de l'enfant. Bref, elle fut « promue ».

Le fils aîné de l'ingénieur – un jeune homme grand, élégant et intelligent – eut, on dirait, un faible pour cette servante russe : il entraînait souvent dans sa chambre, l'aidait à apprendre l'allemand, essayait, lui aussi, d'apprendre le russe. Et chaque fois il lui amenait une fleur : tantôt une branche de mimosa ou de lilas, tantôt un iris ou une fleur exotique et inconnue. Quand il embrassa Zina, elle fut émue et pleura : remplis de larmes ses grands yeux marrons devinrent encore plus belles.

Pendant ses quartiers libres Zina se mettait à une petite table et écrivait des lettres – à son frère Vassili, à ses sœurs. Tous les huit jours elle y ajoutait une nouvelle

phrase en allemand. Elle parlait de sa vie, de son travail, du fils de son maître. Dans chaque enveloppe elle mettait une photo d'elle : avec une nouvelle robe, un nouveau sac ou un nouveau chapeau qui se tenait sur la tête sans endommager sa coiffure. Bientôt ses lettres formèrent tout une pile qu'elle ficela avec un joli ruban. Ce fut une sorte de son journal intime. Ce qui la tracassait le plus – c'était l'absence des nouvelles de la famille. Comment vont-ils ? comment va Vassili sans elle ? Il se peut que cet imbécile partit de nouveau au front, puisqu'il n'y a personne pour le surveiller.

Le temps passait. En automne du quarante-trois le fils aîné, qui était déjà en quatrième année de l'Université, fut mobilisé. Avant son départ au front de l'Est le père et le fils parlèrent longuement. Comme ils parlaient fort, Zina comprit quelques phrases : « C'est Hitler et des nazis qui sont coupables de cette guerre... La perte de l'Allemagne... » Ensuite à propos de la famille, du devoir, de la patrie. Zina qui n'était en Allemagne que depuis un an, comprit toutefois, que ces mots auraient suffi pour que tous les deux se retrouvent dans un camp.

Trois mois après la famille eut un avis que le fils avait été porté disparu. Quand le père lisait le papier officiel, sa femme assise dans un fauteuil pleurait, essuyait les yeux avec un petit mouchoir blanc ; Zina à son côté pleurait à chaudes larmes, tandis que le petit frère, épeuré, se serrait contre ses jambes...

Pour la fête de Noël du quarante-quatre, les maîtres offrirent à Zina un beau manteau en laine, une petite veste en peau d'écureuil avec un chapeau assorti et des bottes en cuir marron aux talons hauts. Une vraie jeune Allemande ! Elle parlait, lisait et écrivait couramment cette langue – quel talent ! En trois ans elle était devenue presque membre de cette famille allemande.

Un jour de printemps l'ingénieur appela Zina dans son bureau, entama une conversation inhabituel pour

un maître qui parlait à une domestique. Il proposa à Zina de partir avec eux à l'ouest, en Lorraine, son pays natal. Il expliqua sa proposition : « Parce que la guerre va bientôt terminer, le fascisme sera battu, et il vaudra mieux vivre loin de l'armée russe et de ses commissaires... Je sais de quoi je parle, j'ai travaillé en Russie en trente-cinq... » Il parlait en introduisant dans son discours des mots russes pour gagner sa confiance, pour mieux la persuader. Pourtant cela produisit un effet contraire : les mots russes prononcés par un Allemand sonnaient faux, repoussaient Zina, lui faisaient penser à son village, son frère, ses sœurs. Mais aussi à une autre chose – aux sentiments qui lui avaient été enseignés dans son enfance : « Quitter son pays, même y penser – est un crime qui égale l'espionnage ou le sabotage... »

Zina resta toute seule dans la maison vide.

Le premier jour où les Soviétiques apparurent dans la ville, ils la prirent pour une Allemande, demandèrent où était sa famille, les hommes ; cherchèrent des uniformes militaires dans les placards. Quand elle leur parla russe – l'instinct fut fort, elle entendit : « Quelle garce, elle parle notre langue ! C'est une espionne ! ». Ils la tabassèrent, puis violèrent. Larmes, cris, paroles russes, toutes les expressions sales qu'elle connaissait – rien ne les arrêta : ce n'était ni un vrai désir ni concupiscence – ce fut de la vengeance. Le verdict coupa court : « Les nôtres ne sont jamais comme toi ! »

Dans les bureaux du commandant soviétique il y eut des vérifications, des interrogations interminables. Beaucoup de gens passèrent par ce purgatoire : prisonniers de guerre, *ostarbeiters*, soldats de la ROA, réfugiés des pays baltes et de l'ouest de l'Ukraine. Les traducteurs manquaient, et Zina s'avéra utile ; elle fut embauchée par l'administration militaire. Présente aux interrogations, elle traduisait, prenait notes des ques-

tions et des réponses ; en trois ans d'après guerre elle devint témoin des centaines de destins humains. Elle vit des femmes qui étaient comme elle-même. Presque tous furent envoyés dans des camps « de filtration ». Les seules exceptions de cette règle étaient ceux qui purent prouver que tout en travaillant en Allemagne ils luttèrent contre les nazis du côté des communistes et des clandestins allemands... Bref, plus de deux ans pouvaient passer avant que l'enquête aboutisse. En quarante-sept, ici même, à Leipzig, comme pour la récompenser, Zina fut admise au Komsomol.

À l'époque beaucoup étaient ceux qui se posaient une question : faut-il revenir en Union Soviétique ? Qu'est-ce qui pouvait leur arriver s'ils revenaient ? Le cliché de « l'ennemi du peuple » pouvait être le lot de tous ceux qui travaillaient en Allemagne, et même de ceux qui s'étaient retrouvés sur des territoires occupés, surtout si la maison avait été réquisitionnée par l'occupant. Ces hésitations tourmentaient en premier lieu ceux qui restaient dans des zones américaine ou anglaise. Ceux de la zone soviétique n'y pensaient pas outre mesure. Zina sentait parfois quelque chose qui ressemblait à de l'inquiétude, mais elle tentait de l'opprimer. Elle se souvenait de l'époque où, au début de la guerre, elle s'était trouvée en plein cœur de l'Allemagne, et la phrase « la ville est pleine d'allemands » lui paraissait horrible. Ensuite elle s'y était habituée. Maintenant les visages qu'elle voyait autour d'elle lui étaient si familiers ! elle se sentait presque chez elle. La question ne se posait plus : à la maison ! dans son village natal !

Ayant travaillé durant trois ans au bureau du commandant, elle eut droit au certificat officiel d'après lequel, bien qu'internée, elle n'était pas ennemie. Elle vint à Leningrad. Ses vêtements allemands – elle n'avait pas d'autres – la rendaient suspecte. Quand elle sortait, belle et inhabituelle, tout le monde la regardait d'une façon

hostile. Ceux, à Leipzig, avaient-ils raison en disant que « les nôtres ne sont pas comme toi » ?

Ses deux sœurs – Katia et Choura – étaient revenues de l'évacuation en quarante-quatre, tout de suite après la fin du blocus. En quarante-sept elles furent embauchées par le département de finances d'une petite ville de Primorsk, ancienne ville finlandaise de Koivisto. Leurs maris y déménagèrent un peu plus tard – Dimitri, celui de Katia, d'abord, ensuite Gleb – celui de Choura. Pendant la guerre Gleb avait été commandant du char de combat ; à Primorsk il devint soudeur dans l'unique usine de la ville. Tous les matin il partait à sept heures, et rentrait à sept heures du soir – deux heures en route – fatigué, rompu. Mais, comme chacun à l'époque, il profitait de son poste : il ramenait de l'usine des seaux, des instruments, de petits objets produits sur place qui ne lui coûtaient un copeck. Plus tard, quand l'époque de l'inoxydable commença, le cimetière du village se para de tombes aux décors en ce métal. A table, ayant pris un ou deux petis verres, Gleb se souvenait de beaux jours d'avant guerre, où il était connu : tractoriste émérite primé d'un certificat du Grand Kalinine...

Le mari de Katia à la fin du quarante-deux fut démobilisé à cause de son handicap. Il était revenu chez sa femme qu'il avait retrouvée en évacuation. Il ne travaillait pas, restait à la maison, buvait. Un beau jour, son médecin lui dit que boire du vin serait mieux pour la santé que de la vodka. Bon conseil ! Depuis Dimitri en buvait en quantités faramineuses, sans avoir envie ni de joie d'antan, ni de souvenirs de jeunesse. Puis, quand en soixante-quatre la famille eut la possibilité de louer un bon appartement dans un nouvel immeuble, il ne quitta plus jamais son logement.

Zina, quant à elle, eut une seule pièce dans une maison en bois à l'extrémité de Primorsk. Autour il n'y avait que des baraques pourris et quelques restes des

granges finlandaises. Elle enseigna la langue allemande dans une école. Jeune, belle – il était impossible de ne pas la remarquer. Un mois entier un certain Nicolas, capitaine d'un chalutier, un jeune polisson aux longs favoris et une touffe de cheveux sortant par-dessous sa casquette de marin, essayait de flirter avec elle. Zina ne l'aimait pas, l'évitait quand elle le pouvait ; une autre personne lui plaisait bien – le professeur des math à son école, un homme sérieux, d'un certain âge. Le capitaine, au contraire, aimait les femmes et la fête, en plus il était son cadet de cinq ans.

Or, un jour, après une fête bien arrosée, Nicolas fit irruption dans le logis de Zina, la viola. Zina tomba enceinte et n'avait pas d'autre solution que d'épouser l'impertinent par peur de diffamation – déjà « pas comme les autres », elle ne voulut pas aggraver son cas.

Son jeune mari n'était presque jamais à la maison, et même quand il revenait de la mer, il buvait. Les époux se disputaient souvent ; Nicolas ne pouvait pas voir les anciennes photos de Zina du temps de l'Allemagne – il les déchirait comme s'il était jaloux de sa vie antérieure. A l'occasion il la bâta sans pitié.

Vers le terme de la grossesse elle sut que l'enfant était mort et qu'elle ne pourrait plus en avoir d'autres.

5.

Dans les camps de Sibérie les prisonniers apprirent la fin de la guerre avec un mois de retard : on le leur avait caché. Pourquoi ? Supposons qu'on ne voulait pas partager la joie avec les détenus : ce n'est toutefois pas la même chose que de fêter la Victoire au pied de Reichstag ! En plus, parmi les détenus il y avait de tout : des prisonniers allemands, des partisans de Bandera ou du général Vlassov, des anciens polizeï... Il y en avait aussi ceux qui avaient été accusés bien avant la guerre et

qui avaient déjà fini de purger leurs dix ans – militaires et ingénieurs, chercheurs et prêtres, comptables et étudiants. Ceux-ci étaient appelés « politiques » et on les transférait d'un camp dans un autre pour qu'ils n'aient pas le temps de s'habituer les uns aux autres. Ce mélange dangereux des « espions », « saboteurs », et « trotskistes » pouvait exploser à tout moment ! Parmi tout ça il y avait de vrais et dangereux bandits : comment peut-on gérer cet ensemble bien compliqué ?

Chacun réagit à la nouvelle à sa façon. Les uns restèrent indifférents : on a vaincu, donc pas d'espoir de sortir bientôt, il faudra continuer à chaque appel sortir de rang et crier « détenu untel, article un tel numéro, durée de détention... ». Il n'était pas impossible que quelque part, derrière le thorax, quelqu'un de ceux-ci ait ressenti un pincement, mais très léger, comme s'il s'agissait d'une victoire de quelques Chinois, ou Coréens – à une distance incommensurable de tout ce qui constituait leur vie actuelle. D'autres se réjouirent sincèrement et se préparèrent à l'amnistie. Il y en eut aussi ceux qui avaient misé sur la victoire des Allemands et qui essayaient de se venger de ceux qui les avaient déçus, Allemands et autres Estoniens.

Chaque fois qu'il était transféré dans une nouvelle zone – à Komi, derrière Oural où à Kolyma – Vassili regardait bien les nouveaux visages, essayait de trouver quelqu'un qui comme lui avait été vexé par l'injustice des pouvoirs. Il chassait tous les souvenirs de son enfance qui multipliaient sa désolation. Le soir, quand le crépuscule estompait les couleurs du jour, Vassili restait seul à seul avec ses cauchemars. La peur ranimait ses souvenirs, les rendait plus héroïques. Sa vie prenait des dimensions qui étaient si loin de réalité, qu'il se croyait inférieur à tous ceux qui étaient fiers d'être appartenu à la ROA.

Ensuite le matin arrivait – gris, trouble, sans joie ; le matin où l'avenir n'est qu'un mélange d'angoisse, de découragement et de déception. Il avait envie de s'évader.

Partir ! Aller aux champignons, pêcher, faire un feu et une cabane de branches ! Lui marmonnait son enfance. « Et alors ? Je le pourrai, mais à quoi bon ? » Et ensuite de nouveau : « Partir, partir dans la taïga, là où personne ne me trouvera jamais. Dans le Grand Nord... ». Il rêvait allongé sur son lit dont les planches étaient imprégnées de crasse, de sueur, de sang des milliers de ses prédécesseurs. Au-dessus du camp des nuages versaient la pluie, pesaient – comme le destin – sur chacun, provoquaient tantôt une apathie, tantôt une soif d'action. La première anéantissait l'espoir, la seconde – l'apathie. Chacun pouvait choisir. « Je vais attendre l'été ! » – prit sa décision Vassili. L'été du quarante-sept semblait ranimer les plus désespérés. Avec le soleil les forces revinrent. En juillet dix personnes furent envoyées travailler à plusieurs kilomètres du camp, dans la taïga. Une petite maison à moitié détruite fut entourée du barbelé – le logement des détenus : des « politiques », des criminels, et un Allemand prisonnier de guerre. Les gardes logeaient à côté sous une tente. Sur un pin on avait accroché deux projecteurs. Dans cette forêt il fallait creuser, on ne savait pas pourquoi, deux cents trous deux sur deux sur deux mètres. On souffrait d'une chaleur phénoménale et des moustiques rouges dont il était impossible de se protéger, mais les gens étaient prêts de le supporter : là ils étaient loin du camp, et cela était précieux. Pourtant, les insectes causaient de vraies souffrances ; les cloques provoquées par leurs piqûres recouvraient visages, cous et oreilles. Les prisonniers ne pouvaient pas s'empêcher de se gratter avec les mains sales, après quoi le corps se couvrait d'abcès. Quant aux moustiques, une fois pleins de sang, ils tombaient sans forces – souvent dans la soupe des détenus. Les uns les repêchaient avec répugnance, les autres avalaient cette eau chaude avec des morceaux d'oignon et quelques feuilles de chou sans faire trop attention à cette couche rousse grouillante.

Le soir les gardiens permettaient parfois de laisser certains trous non achevés et de commencer les nouveaux – pour que le lendemain, par la plus grande chaleur, les détenus puissent continuer de creuser au fond, à l'ombre. La terre d'ici était lourde, collante ; les bêches y rentraient avec peine. A seize heures on donnait un signal de pause, tout le monde allait vers la rivière pour boire. Les prisonniers entraient dans l'eau sans se déshabiller, s'abreuvaient comme le font les chevaux. Sous le soleil brûlant l'eau était déjà devenue tiède, n'éteignait pas la soif. Certains arrivaient, à l'insu des gardiens, à plonger au fond pour y boire de l'eau fraîche ; il fallait faire vite parce que ceux que les gardiens ne voyaient plus étaient considérés évadés, et risquaient d'être tués avant de surgir à la surface.

Quand ils creusèrent les deux cents trous, il fallut les remplir de ciment et construire en haut de chacun un coffrage pour les poteaux en béton. Les prisonniers brouettaient du sable et des pierres sur des planches empilées entre les coffrages ; souvent ils tombaient sur la pierraille d'en bas puisque les planches n'étaient pas clouées entre elles et s'écartaient quand de lourdes brouettes passaient dessus. Ces chutes furent chose habituelle et personne ne les comptait plus. Le corps de Vassili était couvert de bleus, ses mains étaient pansées avec des chiffons ; depuis deux mois ses yeux ne voyaient que ces pierres couleur de sang et cette matière lourde et liquide qu'il transportait dans la brouette en bois sur des planches instables.

Il se sentait un peu mieux le soir, quand ses camarades ronflaient autour de lui. Il se levait, s'approchait d'un mur à moitié écroulé de la baraque, écoutait le bruissement de feuilles des trembles, admirait le changement de leur couleur : les feuilles tout alors sombres, invisibles, sous la lumière des projecteurs devenaient blanches avec des reflets argentés. En ces moments Vassili avait l'im-

pression que derrière le barbelé le monde était plein de lumière dont le scintillement l'appelait.

« C'est d'ici qu'il faut s'évader, – décida Vassili, – les gardiens ne sont que cinq, et il sera facile de se cacher... »

Le jour suivant Vassili était placé derrière deux personnes : un Allemand très maigre et un gars de l'armée de Vlassov, une vraie « armoire ». L'Allemand n'avait pas de forces, il traînait sa brouette avec beaucoup de peine ; tout à coup il disparut. « Non, faillit crier Vassili, c'est pas vrai ! » : il avait tout prévu, tout compté, et maintenant il fut devancé par ce maigrichon ! Mais non, le type était tombé, et maintenant, couché sous les planches sur les grosses pierres, chuchotait avec ses lèvres en sang. « Aide-moi », – entendit Vassili, qui avait, lui aussi, le plan de tomber sous ce chemin pour brouettes, se cacher derrière les cailloux pour s'enfuir après. Cet Allemand avait tout gâché : les deux seraient trop visible.

Vassili arrêta sa brouette, sauta en bas, tira le blessé vers une barrique avec l'eau pour le mortier. Un gardien s'approcha, Vassili lui fit signe que tout allait bien, rien à signaler. Il déchira la chemise propre de l'Allemand, lui pansa la plaie de la tête. La contusion lui sembla sérieuse, mais sans beaucoup de sang. Dans l'après-midi l'Allemand restait couché au même endroit ; les autres allèrent à la rivière décharger avec leurs pèles une barge de ciment. Au retours au petit matin ils étaient tous blancs des pieds à la tête, les poumons remplis de poussière pour toute la vie qui restait. Vassili n'arrêtait de tousser, avait l'impression que ses entrailles allaient se cimenter entre eux comme les poteaux dans leur coffrage. Il avait sommeil, mais ne put pas s'endormir après les efforts.

L'Allemand avait repris connaissance, vint vers son sauveur pour le remercier ; il parlait bien la langue russe. Il tira d'entre les planches du mur un petit bouquet d'herbes vertes et un paquet minuscule enveloppé dans un chiffon, tendit le tout à Vassili.

— C'est du raifort et du miel, met ça dans une feuille et mâche pour ne pas attraper la crève. Ce sont des vitamines !

— D'où ça vient ? — dit Vassili étonné.

— Le raifort pousse au bord de la rivière, — l'Allemand était presque triomphant, — je l'ai déterré avec les mains et replanté derrière la baraque ; en automne on pourra manger la racine. Si on vit assez longtemps... Mais il faut l'arroser.

— Et ça ? demanda Vassili en mordant dans une masse sombre au goût âpre et acidulé, à l'incroyable parfum de tilleul et de fumée. Le produit miracle calma la toux de Vassili.

— Du miel. Il est là, dans un creux d'arbre. Je te montrerai. L'expression de son visage changea brusquement, il devint sérieux, comme si ce qu'il disait était une chose de grande importance : il y en a encore, mais il ne faut pas tout prendre, les abeilles en ont besoin pour l'hiver.

Il restait encore deux heures avant le réveil, l'Allemand parlait toujours. Il avait été étudiant en botanique, réquisitionné en quarante-trois, envoyé au front de l'Est. Il faisait partie d'un peloton de l'intendance ; leur unité fut encerclée et il s'est rendu avec un mouchoir blanc à la main.

— Il vaut mieux être ici, parmi les prisonniers, que de fusiller les civils — il avait vu des SS qui obligeaient les soldats de le faire. — « Les nazis est un gros malheur pour l'Allemagne » — il était tellement content de pouvoir parler avec quelqu'un qui l'avait aidé, qui l'écoutait, qui le comprenait peut-être.

Vassili écoutait sans rien dire, mâchait le mélange du raifort et du miel. Il s'attendait à entendre « Hitler caput » — habituel pour des prisonniers allemands, mais ne l'entendit pas. De ses propres malheurs, Vassili ne voulait pas en parler : personne le l'avait cru, un Allemand le croirait encore moins. Mais tout à coup

l'Allemand prit la main de Vassili, lui regarda droit dans les yeux :

- Qui t'a envoyé à la guerre ? C'est toi-même qui avais envie d'aller au front. Pas vrai ? Vassili acquiesça de la tête. - Tu l'avais voulu et tu l'a fait ; de cette façon, - il montra la capote militaire de Vassili. Moi, c'était le contraire... Finalement ni toi, ni moi, on ne voulait pas cette guerre, et maintenant nous sommes ensemble dans cette baraque... Tu m'a traité en personne humaine, je ne t'y croyais pas capable, tu m'avais regardé toujours avec haine. Mais voilà...

- Un Russe ne garde pas rancune longtemps.

- Je sais, mon père le disait, il connaît bien les Russes, il avait été contre cette guerre. - Il se tut brusquement, serra les lèvres, secoua la tête comme s'il eut une horrible vision. - Mon père, qu'est-ce qu'il devient ? Si ce n'était pas lui, je ne m'étais peut-être pas rendu... Cette propagande, quelle horreur ! Toi non plus, tu n'aurais pas dû croire ces gens, - il montra la trace de l'aigle sur le vêtement de Vassili, - Quand je partait mon père m'a cité un philosophe antique, Lucrèce : « Chasser l'effroi et l'obscurité de l'âme doivent non pas les rayons de soleil, non pas la lumière du jour, mais l'explication et l'observation de la nature... »

Vassili ne comprit pas ces derniers mots, mais un petit coin de son âme y avait répondu. Soit l'Allemand avait déjà entendu l'histoire de ce soldat de Vlassov, soit il était à ce point perspicace, mais il y avait une chose étrange : Vassili eut tout de suite confiance en lui, fut touché par ses paroles, il s'empregnait de tout ce que disait cet homme. C'est cette nuit-là que son cœur s'ouvrit pour un nouveau sentiment, inconnu avant. Ce n'était pas une certitude, non, mais une sérénité inexplicable. Comme s'il avait trouvé un havre de bonheur - un refuge pour son âme tourmentée ; dans cette forêt tout était caresse qui ne tarirait pas, dont il ne

se laisserait jamais. Il avait éprouvé la même sensation une fois – avec Petka au bord de la Plussa... « Un peu d'eau calme, – pensa Vassili, – et un rayon de soleil – ce sont des choses toutes simples, habituelles, mais aussi les plus chères – elles réconcilient tous ».

– Surtout ne pense pas à t'évader, – l'Allemand interrompit les pensées de Vassili, – une personne seule ne survivra pas dans la taïga, surtout en godasses trouées. D'ailleurs, laisse-les moi pour la nuit, je vais les réparer. Et après une courte réflexion : – Tu répètes tout le temps « liberté, liberté... », mais cette liberté, elle est à l'intérieur ; ce qui est important, c'est de se sentir libre, le reste – c'est des foutaises !

« Se sentir libre derrière le barbelé – répéta Vassili à haute voix, – C'est comment ? » Pas tout de suite, mais très bientôt, le même matin peut-être, il lui sembla avoir compris.

Après l'appel matinal les dix prisonniers furent escortés vers le lieu de travail. Leurs vêtements durcis de sueur et de ciment râpaient la peau, empêchaient de somnoler en marchant. L'Allemand se détachait de leur rang par la couleur – vert foncée – de sa vareuse, mais aussi par son attitude : au lieu de regarder sous ses pieds, il levait tout le temps la tête pour admirer le ciel limpide – comme si rien n'était, comme si la veille il n'était pas tombé sur les pierres, bref, comme si ce n'était pas un camp, et lui – pas un prisonnier. Ce matin il était heureux – autour les arbres bruissaient sous le vent, la rosée étincelait dans l'herbe, la fraîcheur matinale était enivrante, invitait à respirer à pleine poitrine. Voici sa plate-bande derrière la baraque : les feuilles étaient légèrement fanées au soleil du matin. L'étudiant sortit son gobelet de la poche, se dirigea vers le tonneau d'eau...

Le coup de fusil partit ; l'Allemand s'arrêta, tourna la tête vers le gardien, le regarda avec étonnement, puis tomba à la renverse. Les autres, stupéfiés, s'arrê-

tèrent, trois personnes essayèrent de s'approcher de leur camarade, crièrent leur indignation, agitèrent les bras... Dix personnes c'est quand même pas mille – en un mois ils s'étaient senti presque en famille, même si c'était un Allemand... Tout le monde avait déjà oublié qu'au début chacun cherchait à lui nuire, le frapper ou pousser fort.

Vassili fut le premier à s'élancer vers son nouvel ami, mais s'arrêta net en entendant le bruit de la culasse du fusil. L'Allemand resta couché sur l'herbe à côté de son gobelet, les bras écartés ; le bandage s'était déplacé de son front sur les cheveux clairs, les yeux grand ouverts regardaient le ciel, le visage gardait encore l'expression de surprise.

6.

Un an après les prisonniers allemands furent renvoyé chez eux. Vassili qui avait maintenant dix-neuf ans, devait se taper encore vingt-et-un an des camps. Toutefois maintenant cela ne lui semblait pas insupportable, il sentait qu'il viendrait à bout, qu'il survivrait. Il avait désormais une sorte de pivot intérieur qui le retenait pendant les moments les plus durs.

« C'est peut-être en tout comme ça, – réfléchissait ce jeune à l'expérience d'un vieux – sans avoir goûté au pire, sans être une fois tombé et relevé, il est impossible de croire en ses forces ». Maintenant tout avait changé pour lui, devint plus clair : il se comprenait, il se sentait être une partie de la nature. Regarder la vapeur montant de la terre fraîchement labourée de l'autre côté du barbelé lui procurait un sentiment qu'il n'avait jamais connu : c'était sa terre, il en était une partie intégrante. Il se souvint des femmes dans le train des déportés, comprit ce qu'elles cachaient sur leur poitrine – c'était la terre de leur pays.

Après la mort de Staline en 1953, de nombreuses commissions vinrent dans les camps de Sibérie. Tous les jours

de quarante à cinquante prisonniers passaient devant ces commissions ; la conversation durait quelques minutes et finissait toujours par la même chose : « vous êtes coupable, mais passible de l'amnistie ». Le mot « réhabilitation » n'était jamais prononcé.

Après l'amnistie Vassili resta vivre dans la région de Magadan – l'exil à perpétuité était toujours en vigueur. Il trouvait de petits travaux, faisant en même temps ses études secondaires en cours du soir. L'exil fut annulé en cinquante-sept.

« C'est fini ! Je suis libre ! J'ai le droit d'aller où je veux, faire ce que je veux ; il est temps de chercher ma famille ».

Mais juste maintenant, quand tous les problèmes paraissaient être résolus, quand il pouvait retrouver la vie normale, il commença à se poser des questions auxquelles il ne trouvait pas de réponses : « Qui suis-je, comment vivre parmi les miens ? Quoi faire ? »

Il revoyait le visage de sa sœur Zina – si adulte, si sérieuse, tout comme une maîtresse d'école. Petka revenait aussi dans ses souvenirs avec des réflexions trop compliquées... Impossible d'oublier ses yeux bleus – immobiles, effrayants. « Quel aurait été son comportement s'il avait survécu ? Il n'aurait jamais accepté d'être puni pour rien, je le connais ! Accepté ou pas, quelle différence ? A quoi ça sert ce que les autres pensent de toi ? Et qui sont ces autres ? »

Vassili revenait encore vers cette nuit en quarante-sept, quand cet Allemand lui avait offert une feuille verte de raifort, du miel sauvage et des révélations sincères... « Tout ce qui t'arrive, sert à te renforcer, disait l'étudiant, – Ce n'est pas moi qui le dit, c'est un de nos philosophes. Crois-le, – l'Allemand regarda Vassili, dit tout doucement, comme en lui demandant pardon, – Ne garde pas rancune contre ton pays – il passe un moment très difficile. Le tien, mais le mien aussi. Il lui est impossible de regarder au fond du cœur de chacun ». Il

avait souri en le disant : « est-ce que ce gamin pourra le comprendre ? ». Bien que lui-même n'eût que trois ans de plus. Puis il continua : » Je vais te dire le plus important – ce qui compte, ce n'est pas ce que tu as fait, mais quelles avaient été tes intentions, à quel point tu étais sincère. Il n'est pas grave si personne ne le saura jamais, que les gens te prendront pour un ennemi... Il est possible que tu ne pourrais rien prouver de toute ta vie... ».

Cette même nuit Vassili s'était souvenu pour la première fois en quatre ans ce moment d'avant la guerre où Petka et lui se tenaient sur la rive élevée de la Plussa – heureux, libres, admirant le coucher de soleil, rêvant. Ensuite il se souvint de la poussière derrière le camion qui amenait les hommes au front – aujourd'hui encore il pouvait ressentir sur sa langue le goût de cette poussière... Le wagon et le clou rouillé, le sang de leurs mains... et ce damné aigle sur sa poitrine.

Aujourd'hui, dix ans après, les souvenirs ne lui suffisaient plus ; il avait besoin d'être utile, avait envie de paroles d'encouragement, de la chaleur humaine. « Qui m'est le plus proche ? Bien sûr que c'est Zina ! Il faut tout lui raconter, il faut aller voir l'endroit où se trouvait notre village, monter sur la rive de la rivière... ».

Un an après Vassili trouva sa famille. Zina l'invita chez elle. La ville n'était pas très simple, avec une usine importante, mais les pouvoirs locaux lui trouvèrent un logement – une pièce dans une vieille maison chauffée avec un poêle à bois, dans une cité ouvrière non loin de la ville. Il répara ce qu'il put, trouva du bois de chauffage. A cause de son histoire il ne fut pas admis à l'usine, mais trouva un poste dans la chaufferie d'un orphelinat. Travaillant un jour sur trois, il allait souvent dans la forêt, cherchait des essaims d'abeilles sauvages. Il en trouva, construisit plusieurs ruches qu'il installa sur une clairière en bois. Deux ans après il vendait déjà son miel, ce qui lui permettait de vivre. Ensuite il eut

une autre idée – acheta du matériel – cuir, feutre, fil – et commença à réparer les chaussures à ses amis. Tout le monde connaissait que Vassili-le cordonnier pouvait guérir avec son miel, mais aussi qu’il était une sorte de sage local – l’homme qu’on appréciait, que les gens respectaient. Il n’avait alors que trente ans.

Toutefois il vivait seul, retiré, ne sortait pas souvent de chez lui – sauf pour faire des courses. Quand il venait dans la petite épicerie, il montrait avec son doigt ce qu’il voulait et partait avec – tout comme un étranger. Il n’avait pas de femme. C’est à côté de ses ruches qu’il devenait différent : tout en travaillant il parlait à ses abeilles, parlait sans s’arrêter – complimentait les unes, grondait – mais très gentiment, les autres...

Encore Vassili savait écouter. Parfois, en venant le voir – pour le miel ou juste pour parler d’un problème – les gens restaient longtemps, et partaient plus sereins, encouragés, presque heureux.

La deuxième année après son retour, sa famille lui proposa de fêter le 9 mai ensemble. Une fois le repas fini, les hommes allèrent au bord du golfe. Nicolas, trop agité, un sourire aux lèvres, sortit d’une poche une petite bouteille, de l’autre – trois verres encore mouillés, avec de miettes de tabac collées dessus. « Buvons pour les nôtres ! ». Les beaux-frères se regardèrent, puis virent Vassili qui se tenait à l’écart. Leurs visages trahirent des sentiments contradictoires, les yeux brillèrent. Qu’est-ce que c’était ? de la haine ou bien des larmes qui dissimulaient leurs émotions ?

Nicolas fut le premier : sans même finir son verre il frappa Vassili, s’écarta brusquement craignant un coup, s’agita, cria « pour les nôtres ! » L’instinct fit le reste. Les beaux-frères commencèrent à frapper Vassili – avec leur mais, leurs pieds, leurs béquilles.

Vassili ne s’étonna même pas, comme s’il s’y était prêt. Il comprenait pourquoi ils le battaient : ce n’était pas une simple haine pour les anciens « traîtres », mais

quelque chose de plus grave, de plus personnel, une chose de l'après guerre... Il comprenait la cause des larmes de Gleb et Dimitri. Il savait que la prochaine fois Nicolas commencerait encore le premier et que ce serait lui qui frapperait le plus fort : parce que c'était lui qui n'était jamais allé au front ; parce que Zina adorait son frère à elle ; parce que Vassili-le cordonnier était l'homme que toute la ville respectait.

Ses beaux-frères étaient sa famille, mais lui et eux n'avaient rien de commun dans le passé. Sauf la guerre...

Une semaine après ce jour Vassili et Zina partirent voir leur village natal. En terme de distance ce n'était pas très loin, néanmoins la route leur prit une journée : d'abord ils prirent le train, puis un car, ensuite firent du stop. Ils arrivèrent sur place vers le soir. Il n'y avait plus une seule maison debout, mais au milieu de la brousaille ils retrouvèrent leur vieux bain où ils s'installèrent pour la nuit. Le matin, avant d'aller à la gare à travers la forêt, ils s'arrêtèrent devant les poutres carbonisées de leur maison, allèrent à la tombe des parents. Ensuite ils montèrent tout en haut du bord escarpé de la rivière, regardèrent ce qui était resté de leur village.

La rivière charriait les eaux printanières. Elles se précipitaient en bas, et rien, ne pouvait les arrêter. Le soleil, les petits nuages blancs se reflétaient dans cette eau. Un gros poisson sauta, repartit en profondeur en dispersant des vaguelettes qui faisaient encore longtemps osciller le soleil sur leurs flancs. Les vaguelettes passaient à travers les roseaux, les pierres, mouraient sur la plage en contournant les bouleaux et les aulnes dont les branches sans feuilles étaient encore couvertes de chatons de l'année dernière.

- Tu comprends, leur vie ne s'est pas arrangée, ça ne va pas bien en ce moment, - Zina commença la première. - C'est horrible de les savoir tels qu'ils sont. C'est vrai, ils n'ont pas enduré la même chose que nous...

mais la guerre, comme un rouleau compresseur, a passé sur eux aussi.

D'abord Vassili ne comprit pas de qui parlait sa sœur. Puis sourit avec peine, la serra contre lui voulant la calmer, parla doucement :

- Ni la tienne ni la mienne ne s'était arrangée non plus !

- C'est vrai, c'est vrai, mais nous, nous sommes forts... tout le monde t'aime.

- Surtout ton héros à toi. Il a tout fait pour frapper le premier, comme s'il se vengeait. Comment peux-tu vivre avec lui ?

- Eh bien, je ne vis pas, c'est juste une apparence. Zina se tut. - Tu sais, je ne l'ai jamais aimé. Il m'a violé... comme nos soldats au printemps du quarante-cinq.

- Mais tu l'a épousé, pourquoi ?

- L'enfant. Il est mort... Et en gros...

- Moi aussi, tout est « en gros », - Vassili ne savait pas comment dire. - Tu sais, Petka répétait toujours « Ce qui est bon ne vient jamais tout seul. Toujours une crasse s'y accroche »

- Oui, et alors ?

- Tu vois bien : je suis tout seul, - puis ajouta très bas - j'ai trente ans et je n'ai jamais connu de femme, j'en suis incapable...

Zina devint sérieuse, toucha la main de son frère le consolant comme un malade :

- Laisse tomber, Vassili ! Il n'y a qu'une seule chose dont nos hommes sont incapables - d'arrêter de boire... Le reste, c'est rien, des foutaises. Laisse faire le temps : tel un moulin, il réduit tout en poudre.

Elle tourna vers lui son beau visage. Dans les grands yeux marron les étincelles s'allumèrent, comme si elle regardait un feu d'artifice :

- J'ai aimé une seule personne... - dit-elle et devint calme en se déchargeant de ce poids trop lourd, - j'habitais alors à Leipzig dans la maison de son père.

- C'était un Allemand ?
 - Oui. Ç'est bizarre ? Peut-être. Pour certains même horrible... Pour moi ces jours étaient les plus heureux. Oui, en Allemagne.
 - Et tu n'es pas restée ?
 - Pour ne plus vous voire - toi, mon imbécile, ni mes sœurs ?
 - Ce n'est rien si on aime...
 - Il a disparu, et puis...
 - Mort ?
 - Parti à la guerre et... disparu
 - Il peut-être encore en vie ! quelque part en Allemagne de l'ouest, - dit Vassili.
 - En Lorraine... Zina se tut.
 Voulant changer de conversation Vassili dit :
 - Petka et moi, nous sommes grimpés souvent par ici, c'était son endroit. C'est ici qu'on aurait dû l'enterrer. C'est bête, d'être tué comme ça, à moins de cent pas... mais c'est peut-être mieux ainsi.
 - Tu connais quelqu'un qui était tué intelligemment ?
 - Mais oui, bien sûr, quelqu'un par exemple, qui voulait sauver ses camarades !
 - Vassia, tu n'est pas trop fâché à cause des cousins ? - demanda Zina.
 - Non, mais tu peux me dire ce que c'est ? De la jalousie ? De l'avarice ? - dit Vassili en guise de réponse. - Nous sommes quand même tous vainqueurs, et eux, ils n'ont pas envie de partager avec personne.
 - Ils veulent que la fête soit à eux seuls.
 - La victoire n'est pas divisible, - Vassili le prononça avec conviction, comme une vérité qu'il avait obtenue par des épreuves. - Elle est une seule pour nous tous... Tu entends, pour tous ! Pas seulement pour ceux qui ont eu une belle mort, ou qui a été blessé, mais aussi pour ceux qui sont comme Petka, comme toi, comme moi... La guerre nous a tout pris.

— |
— |

— Tous ont payé, termina Zina. Presque une génération entière y a été engloutie, et maintenant c'est nous qui payons les dettes. Tu es un vrai gamin, petit Vassia, je me souviens, tu courrais derrière le camion... Tu aimais ton pays. Tu avais raison ! Puis tu voulais qu'ils te croient, là-bas, au front ? Nous te croyons, nous, tes proches ! Zina mit sa main sur son épaule, — Ce qui important, c'est que nous sommes ensemble. Tu trouveras une jolie fille, auras des enfants. C'est eux qui vont vivre longtemps...

— Moi aussi, j'ai connu un Allemand, — se souvint tout à coup Vassia. — Un jeune, il s'était rendu aux Russes, on était ensemble dans le camp. Il m'a beaucoup aidé. Nous avons parlé une seule nuit, et ça m'a changé pour toujours. Il était étudiant, aimait de différentes petites plantes. Vassili regarda au loin, rêveur, puis ajouta avec tristesse : c'est lui qui m'a appris à ramasser le miel sauvage...

— C'est lui ! Je suis sûre que c'est lui ! Il s'appelle Gunther ? — s'écria Zina.

— Gunther ?...

Vassili ne connaissait pas le prénom de l'Allemand.